

Editorial

LA REGULARISATION DES GRADES F.F.I.

On en est venu au point où il fallait aboutir. Deux armées ne pouvaient continuer de coexister ni de vivre sur un plan de mensongère égalité entre locataires à bail à la veille de devenir propriétaires, et de locataires sans bail, en instance d'expulsion. Car c'est bien là la différence qui existe, en matière de grade, entre le titre temporaire — règle générale actuelle de l'avancement et le titre fictif.

Or, il n'y a pas d'amalgame possible sans égalité de droits à la base; ceci suppose, d'une part une vérification, de l'autre une régularisation. Il convient en effet de départager les hommes valables des usurpateurs, de distinguer les grades légitimement gagnés et correspondant à des services rendus de ceux acquis au lendemain de la lutte. C'est le sort de toute activité clandestine de donner naissance à des escroqueries de cette nature. L'homologation des grades F.F.I. a été la première étape de cette remise en ordre. Il est logique de passer maintenant à la seconde qui est la consolidation des grades mérités. C'est cette opération jusqu'ici différée, faute sans doute de précisions suffisantes, qui est en cours.

Rien de plus naturel, de plus réconfortant même que cette adoption légale des hors-la loi. Pourquoi faut-il qu'elle engendre un malaise et soulève des protestations?

Le mieux n'est-il pas, en tous cas, pour y porter remède de dégager en toute objectivité les maîtres éléments du problème?

Les cadres F.F.I. sont nés spontanément. Il fallait défendre non seulement la patrie en danger mais la substance même de la France menacée dans son âme comme dans son corps, dans son présent comme dans son avenir. Il fallait des chefs aux „réfractaires“ pour que, cessant de n'être que les hommes d'un refus, ils deviennent les hommes d'une affirmation, d'une option constructive. Ces cadres nécessaires ont surgi du peuple et du peuple entier, mêlant des conditions sociales qui se pensaient ennemies et créant à cheval sur elles une élite restreinte, mais neuve. Ces cadres apportent à l'armée un appel d'intégration à la nation qu'il serait grave de ne pas entendre.

Sur un autre plan, il est équitable qu'on n'écarte pas, la paix venue, des officiers qui ont fait preuve à la fois de caractère et d'efficacité. Beaucoup se sont révélés à l'occasion d'une lutte méritoire menée sans appui, et, parfois sans espoir. Peut-on reprocher à certains leur absence de formation militaire antérieure? Passionnés de se battre et privés d'armée, ils en ont créé une pour y servir.

Cette preuve éclatante de bonne volonté n'engendre pourtant pas nécessairement la compétence. Seulement elle en est le fondement et celle-ci s'acquiert avec aisance à partir de dispositions évidentes acquises dans une guerre dont les formes mêmes ont du être inventées et dans une armée où, faute d'uniforme et de galons l'autorité s'est spontanément réfugiée dans les bras les plus capables. Auto-didactes, certes, mais dans quel exaltant climat!

Nul ne met cependant en doute la nécessité d'une sélection et d'une remise en ordre. D'une part, à des officiers improvisés dans le galop du combat, il importe de donner certaines bases qui leur ont manqué et notamment de les mettre en mesure d'instruire à leur tour les autres. D'autre part, le compartimentage excessif qui a été la caractéristique de la lutte clandestine a entraîné des inégalités de traite-

ment. Tel, faute de mieux, s'est vu confier un commandement supérieur à ses moyens. Tel autre, au contraire, n'a pas eu l'occasion de donner sa pleine mesure. Enfin, la guerre moderne a d'impérieuses nécessités techniques qu'un officier doit connaître. Tout cela implique le passage dans les centres d'instruction et de perfectionnement dont nul ne comprendrait, — et les intéressés au premier chef — qu'il n'ait pas de sanction.

A ces facteurs d'ordre technique — car il faut bien rattacher à cet ordre la prise de possession par la nation de son armée, — s'ajoutent, dans l'ordre moral, des considérations plus nuancées et non moins importantes.

Pendant tout le temps de la clandestinité, la radio officielle a soutenu ce principe que l'armée de l'intérieur était une armée régulière, que ses officiers et ces soldats étaient, les uns et les autres, des réguliers; cette promesse n'a pas été oubliée, et sert aujourd'hui de base à la confiance avec laquelle les cadres F.F.I. attendent la reconnaissance légale de leur situation.

Cette confiance est d'autant plus solide qu'un décret de juillet 1944, conséquence logique de l'ordre donné par le Général de Gaulle aux cadres de l'armée de rejoindre sans délai les forces combattantes de l'intérieur, prévoit l'expulsion de ceux qui ne s'y sont pas conformés. Il y a donc là des vacances à combler, et, du même coup l'occasion offerte d'un amalgame profitable à tous. En même temps seront éliminés ceux dont le caractère n'a pas égalé la compétence, celle-ci ayant sur celui là l'avantage de s'acquérir.

En résumé, création d'une armée pleinement nationale et populaire, reconnaissance des services rendus ainsi que de l'option faite dans le trouble des esprits et le tremblement de la chair, élimination des incapables comme des défaillants, fidélité à la parole donnée dans l'angoisse de la victoire encore incertaine, tels sont les éléments harmonieusement conciliables que le ministre a devant les yeux à la veille de statuer.

Xavier de VIRIEU.

Editorial

Où va Uriage?

La 5ème Promotion vient de quitter l'Ecole.

Deux faits nouveaux coïncident avec ce départ: l'intégration dans l'armée des officiers F.F.I., la cessation des hostilités en Europe. Ces événements se traduisent par l'achèvement de la mission de „criblage“ dévolue à l'Ecole et par un rythme nouveau imprimé à l'instruction.

Dans ce dernier domaine, en effet, le besoin urgent de disposer de chefs de section valables pour la bataille en cours, fait place à la nécessité d'une formation technique plus longue, plus complète; or l'Ecole ne dispose, ni ne disposera de terrains de manoeuvre et de champ de tir à la mesure de l'armement moderne.

Telle n'est pas, au surplus, sa destination et telles ne sont pas ses intentions; faite à la taille de l'homme plus que de la masse, elle a toujours entendu se préoccuper moins de rendement sur une grande échelle, que de travail en profondeur sur un petit nombre. Elle agira par la succession plus que par la simultanéité des efforts.

D'autre part, la nécessité de sérier les questions lui apparaît impérieuse parce que seule efficace. Or, dans l'armée qui renaît de nombreux problèmes se posent. Les uns sont d'ordre technique: tels l'organisation de notre force militaire, son articulation, son recrutement, son armement, son instruction, ses règles d'emploi. Les autres sont d'ordre humain, social, politique: tels la formation personnelle des cadres, leur rôle dans la nation, la place de l'armée dans celle-ci.

Il est logique de concevoir une division des sources correspondant à cette division des courants. Aux besoins d'ordre technique correspondent l'Etat Major de l'armée et une série d'écoles dont l'équilibre n'est pas encore défini: Ecole Inter-armes, Ecoles d'Application, Ecole Supérieure de Guerre, Ecole d'Etat-Major. A la nécessité d'un nouvel humanisme militaire répond une école de brassage et de contact où les cadres puissent venir se recueillir et réfléchir aux phénomènes sociaux, économiques, politiques que pose le présent et propose l'avenir.

C'est cette école qu'Uriage ambitionne d'être et va sans doute devenir.

Huit mois d'existence penchée sur le problème des rapports de l'armée et de la nation, huit mois à l'écoute d'un peuple qui, à travers la Résistance sous toutes ses formes, a redécouvert le sens de la patrie et celui de l'armée, l'ont qualifiée pour cette tâche.

Mais, en dehors de l'expérience qu'elle a puisée dans sa double mission de formation et d'enquête, elle doit son avenir à ce que ses conceptions ont été sanctionnées d'efficacité et auréolées de sacrifices.

Si les promotions n'avaient pas pris part aux combats qui nous ont rendu l'Alsace et ont eu raison de l'Allemagne, si le sang d'un Poli ou d'un Radiguet n'avait pas été versé, si Uriage en un mot n'était pas affecté du signe de la guerre, cette place ne lui serait pas promise.

C'est, ainsi qu'entre l'Ecole d'hier, celle des hommes du maquis venus s'instruire, méditer et combattre, et celle de demain où se souderont le peuple et son armée, il n'y a pas rupture mais unité, — une unité comme il peut seul s'en créer à certaines heures exceptionnelles de l'histoire.

— 2 juillet 1945 —

Xavier de VIRIEU.

NOTE

L'AMALGAME n'en est qu'au numéro 3, et déjà tout un courrier nous est parvenu plein de remarques et de critiques dont nous ferons notre profit. Merci à tous ceux qui nous témoignent ainsi leur intérêt et qui nous encouragent.

Mais nous n'aurons atteint notre but, et nous l'avons clairement défini au départ, que si chacun en le lisant se sent obligé de nous aider en participant au débat, en nous envoyant le bilan de ce qu'il voit autour de lui, de ce qu'il essaye dans sa compagnie, dans son C.I. et aussi de ses rêves et de ses vœux. Faute de quoi le Bulletin prendra un ton dogmatique, didactique et n'exprimera plus que les élucubrations d'une petite équipe, quand il devrait être la tribune de tous et refléter la diversité de vos expériences et de vos réflexions.

On vous promet pour les prochains numéros une couverture attrayante et bientôt le texte imprimé. Mais c'est par votre effort que l'Amalgame deviendra le véritable **instrument de culture militaire** dont le besoin se fait partout sentir.

Toi qui nous lis, qu'attends-tu pour prendre ton stylo, un papier et nous expédier dès ce soir le fruit de ton travail?

EDITORIAL

Il y a une dizaine d'années on se souvient d'avoir réalisé un débarquement sur les côtes de Bretagne, exactement dans la baie de Succinic, au pays de Quiberon. Ce souvenir paraîtra peut-être un peu puéril au lendemain de ces quatre années, mais il évoque une innovation dans les annales pacifiques des manoeuvres à double action. En tout état de cause, il avait passionné ceux qui y prenaient part et dont certains étaient peut-être destinés plus tard à se blaser au contact de réalités plus prenantes.

Le commandant d'un des détachements mixtes de débarquement, qui avait pris sa tâche à coeur, avait eu l'idée, pour éviter toute surprise, d'étudier l'exécution de sa mission dans le plus minutieux détail. Il avait, à cet effet, quadrillé le terrain en fonction des accidents et des voies de communication et, dans chacun de ces carrés, s'était efforcé d'imaginer toutes les hypothèses plausibles. Toutes les directions dans lesquelles pouvait se présenter l'ennemi, sa force, la composition de ses détachements, leur attitude, leur réaction en face de la parade, tout avait été inventorié, pour laisser le minimum de marge à l'imprévu, l'officier avait fait appel à toutes les ressources de son imagination étayée sur ses connaissances techniques: propriété du terrain, armement, renseignements sur l'ennemi, psychologie du défenseur, réflexes des chefs, hypothèses du beau temps et de la pluie... Rien n'avait été laissé dans l'ombre. La méthode devait porter ses fruits et, en fait, elle s'avéra efficace.

Ce cartésianisme au petit pied reposait sur un acquit, c'est à dire sur une somme d'expériences dans laquelle l'expérience propre de l'officier n'entraît que pour une part infime. Mais cette somme n'en constituait pas moins quelque chose de fort solide car la guerre obéit à un certain nombre de règles fixes qu'il convient de mettre à jour et qui, cela fait, tiennent opportunément lieu de génie à ceux qui n'en ont pas.

Le problème est beaucoup moins commode à résoudre lorsqu'intervient cet inconnu qu'est l'homme. Dans ce domaine en effet, Carrel remarque que le progrès humain est infime et qu'un des drames de notre époque est la disproportion entre la connaissance des forces extérieures à nous et la connaissance de nous mêmes. Le monde nous ouvre ses secrets. L'homme seul demeure peu pénétrable à l'homme.

Il s'ensuit que, dans le domaine du commandement, la méthode employée par le commandant du détachement de débarquement donne des résultats infinitésimaux. On dispose en effet d'une expérience acquise par d'autres ou par soi tout à fait insuffisante. En outre, si mince soit le bagage des connaissances qu'on pourrait acquérir, il nous fait presque complètement défaut. La faute en est à l'éducation reçue qui élude le problème. Il existe bien dans l'enseignement classique, une classe dite de philosophie, mais mieux vaut ne pas en parler tant elle est superficielle et passe légèrement au-dessus des têtes d'enfants de seize ans. C'est ainsi qu'un homme deviendra un jour père de famille, sans avoir été invité à réfléchir sur les responsabilités qu'il assume ni mis au courant de la somme si précaire soit-elle, des expériences qui l'ont précédé et qui ont au moins l'avantage d'être nombreuses. On préfère s'en remettre à la divination de chacun. Un empirisme aussi résolu ne laisse pas d'être déconcertant.

Comment espérer, dans ces conditions que le problème beaucoup plus partiel qu'est la formation du chef, la psychologie du commandement ait été plus sérieusement traité? Sur ce plan, l'homme est livré à lui-même, et se constitue sa propre

expérience. Ce qui arrive généralement, c'est qu'après des années de pratique, il se sent en possession sinon pleine, du moins satisfaisante de ces moyens. C'est le moment où l'âge ne lui permettra plus de faire preuve de son efficacité. Et le cycle se poursuit. Jamais le dicton: „Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait“ ne s'est mieux appliqué.

Mais il existe un autre cloisonnement que celui de l'âge et dont les résultats sont aussi désastreux, c'est l'étanchéité qui existe entre la théorie et la pratique. D'un côté, on rencontre ceux qui conçoivent les systèmes et ne les appliquent pas, de l'autre ceux qui sont braqués sur le réel et accumulent la matière de l'expérience, mais la gardent inconsciemment ou jalousement pour eux. Ce sont deux plantes, l'une sans racines, l'autre sans tige.

On voudrait qu'Uriage ne soit pas cette plante sans racines. C'est le danger qui guette toutes les écoles. Ce danger est d'autant plus menaçant pour une école dont le but ne se traduit pas par un résultat concret. Il n'y a pas un brevet de chef de section qui représente quelque chose de tangible, ni même la refonte du dictionnaire. Tout ici est, pour le moment, en information, en ouverture sur les problèmes de l'heure auxquels il serait outrecuidant et prématuré d'apporter des solutions, en propositions, suggestions en vue d'une meilleure utilisation de toutes les ressources de l'homme, en solutions non encore expérimentées pour intégrer l'armée dans la nation.

Et cependant, comment pourrait-il en être autrement dans l'incertitude actuelle? Le statut de l'Armée de demain ne se dégage pas encore. La démobilisation est un état instable sur lequel il est difficile de fonder une oeuvre solide. La France elle-même n'est que convalescente et l'on ne peut que chercher à discerner ses possibilités. Comment, dans ces conditions, être concret et tirer des conclusions précises?

La solution n'est pas immédiate mais elle est simple. Ce qui est le propre et le mal des écoles c'est la séparation qui place d'un côté les cadres et de l'autre les élèves. La porte de l'école franchie, c'en est fini des relations de service qui ont momentanément lié les uns et les autres. Tout au plus subsiste-t-il une vague amicale, mais le dialogue profond est rompu.

Uriage l'entend différemment. D'abord, il n'y a pas d'élèves, seulement des hommes de bonne volonté attelés ensemble à la même tâche: faire d'autres hommes de bonne volonté dans une armée qui soit le bien de tous. Ensuite travailler ensemble, à l'école pour prendre contact, mais surtout après l'école lorsque, de retour dans les unités, „sur le tas“ la phase d'efficacité commence. Enfin, sur le plan pratique, communiquer les résultats obtenus, critiquer les méthodes, suggérer des solutions nouvelles ou indiquer les prolongements de celles proposées.

„L'Amalgame“ se voudrait une sorte de cercle d'étude permanent, moins vivant, faute de présence réelle, par contre plus concis, plus objectif et plus concret. Cela ne peut être qu'au prix de la collaboration confiante et sincère de tous.

Et surtout pas de timidité déplacée ni de respect humain. Lyautey ne se vantait-il pas de „travailler à coup d'erreurs“?